

“ L’Enfant de sable” de Tahar Ben Jelloun

Indiquez dans la case quel est le thème ou les thèmes dont ces extraits nous parlent.

THÈME:

Extraits 5:

Chapitre 5: Bab el Had

[...] Notre histoire ne s’arrête pas à cette porte. Elle se poursuit, mais elle ne traversera plus de portes dans une muraille. Elle tournera dans une rue circulaire et nous devons la suivre avec de plus en plus d’attention.

(Ben Jelloun, L’enfant de sable, Seuil, 1985, p.62-63)

Chapitre 10 Le conteur dévoré par ses phrases

[...]Le livre est ainsi : une maison où chaque fenêtre est un quartier, chaque porte une ville, chaque page est une rue ; c’est une maison d’apparence, un décor de théâtre où on fait la lune avec un drap bleu tendu entre deux fenêtres et une ampoule allumée.

Chapitre 11 L’homme aux seins de femme

Une vieille femme, mendicante ou sorcière, vagabonde rusée, enveloppée de haillons de toutes les couleurs, l’oeil vif et le regard troublant, se mit sur mon chemin, dans une de ces ruelles étroites, tellement étroite et sombre qu’on l’a surnommée Zankat Wahed : la rue d’un seul. Elle me barrait le passage. Ce n’était pas difficile. Il suffisait de se mettre en travers et d’étendre un peu les bras, comme pour retenir les murs. Elle cachait la lumière et empêchait l’air de passer.[.....]

Que caches-tu sous ta djellaba, un homme ou une femme, un enfant ou un vieillard, une colombe ou une araignée ? Réponds, sinon tu ne sortiras pas de cette rue, d’ailleurs ce n’est pas une rue mais une impasse ; j’en détiens les clés et je filtre l’air et la lumière qui la traversent.[----]

[...] Je ne me souviens plus dans quelle ville j’étais. Je me rappelle à présent la mer et des murailles très anciennes, des barques de pêcheurs, peintes en bleu et en rose, des navires rongés par la rouille et le temps, une île aux oiseaux rares, île interdite, un marabout, à la sortie de la ville, que hantent les femmes stériles, des rues blanches, des murs fissurés, un vieux juif somnolant : à la

terrasse du grand café, l'un des derniers juifs de la médina, des touristes mal habillés, des gosses très malins, un cimetière marin, des tables dressées sur le port où l'on mange des sardines grillées. [.....]

Le cirque forain était installé à la sortie de la ville, juste à côté d'une immense place où des conteurs et des charmeurs de serpents évoluaient à longueur d'années devant un public nombreux et fidèle.

Chapitre 14: Salem

“ Cela fait huit mois et vingt-quatre jours que le conteur a disparu. Ceux qui venaient l'écouter ont renoncé à l'attendre. Ils se sont dispersés depuis que le fil de cette histoire qui les réunissait s'est rompu. En fait le conteur, comme les acrobates et autres vendeurs d'objets insolites, avait dû quitter la grande place que la municipalité, sous l'instigation de jeunes urbanistes technocrates, a « nettoyée » pour y construire une fontaine musicale où, tous les dimanches, les jets d'eau jaillissent sous l'impulsion des Bo-Bo-Pa-Pa de la Cinquième Symphonie de Beethoven. La place est propre. Plus de charmeurs de serpents, plus de dresseurs d'ânes ni d'apprentis acrobates, plus de mendiants montés du Sud à la suite de la sécheresse, plus de charlatans, plus d'avaleurs de clous et d'épingles, plus de danseurs ivres ni de funambules unijambistes, plus de djellabas magiques aux quinze poches, plus de gamins simulant l'accident sous un camion, plus d'hommes bleus vendant des herbes et du foie de hyène pour jeter le sort, plus d'anciennes putains reconverties dans la voyance, plus de tentes noires fermées sur le mystère à garder précieusement au fond de la mémoire, plus de joueurs de flûte qui charment les jeunes filles, plus de boutiques où l'on mange des têtes de mouton cuites à la vapeur, plus de chanteurs édentés et aveugles qui n'ont pas de voix mais qui s'entêtent à chanter l'amour fou de Qaïss et Leila, plus de montreurs d'images érotiques aux fils de bonne famille, la place s'est vidée.

Elle n'est plus une place tournante. Elle est juste un lieu propre pour une fontaine inutile. On a déplacé aussi la gare routière à l'autre bout de la ville. Seul le Club Méditerranée est resté à sa place.

Chapitre 17 Le Troubadour aveugle

[...] qu'il fallait continuer le voyage jusqu'à Tétouan, jusqu'à Fès et Marrakech.

Chapitre 18 La nuit andalouse

[...]Elle disparaissait. Je continuais ainsi ma course jusqu'à me retrouver hors

de la ville, perdu dans les monticules de pierres et de têtes de veau calcinées, au milieu de ces quartiers clandestins qu'on appelle aujourd'hui bidonvilles, seul, oppressé par une odeur de charogne et conspué par une bande de gosses à moitié nus brandissant des morceaux de bois taillés en forme de fusil, jouant aux guérilleros. J'avais peur.[...]

[...] Je quittai le bidonville sans difficulté. Quelque cent mètres plus loin, une silhouette me fit signe de la main de la suivre. J'obéis et là je me suis trouvé en pleine médina d'une ville arabe. Plus de chevelure en vue. Personne pour me faire un signe. J'étais seul, apaisé et même heureux de me promener dans ces ruelles étroites et ombragées. Les femmes n'étaient pas toutes voilées. Les hommes vantaient avec humour leurs marchandises. Ils vendaient des épices de toutes les couleurs, des babouches, des tapis, des couvertures en laine, des fruits secs. Certains criaient, d'autres chantaient. La médina se présentait à mes yeux comme un enchevêtrement de lieux – des rues et des places – où tous les miracles étaient possibles. J'avais des chances de retrouver la femme à la noire chevelure. Versé d'un bidonville argentin dans une médina arabe, je marchais ébloui et étonné. Les rues étaient jalonnées de petits vendeurs et de vieux mendiants. Il y avait l'aiguiseur de couteaux qui se promenait avec sa roue montée sur un cycle et qui se faisait annoncer en soufflant dans une espèce d'harmonica en plastique qui donnait un bruit strident, reconnaissable de loin. Il y avait le vendeur d'eau, un vieil homme courbé qui poussait un cri long et douloureux – entre le loup menaçant et le chien abandonné – pour vanter la fraîcheur et les bienfaits de cette eau de source mise dans une outre noire qu'il transportait en travers du dos. Il y avait aussi les mendiants répétant à longueur de temps la même litanie de manière quasi mécanique, la main tendue, immobiles, éternels. La rue n'existerait pas sans eux. Elle leur appartenait. Je ne sais comment j'eus soudain la ferme conviction que le vendeur d'eau, l'aiguiseur de couteaux et l'un des mendiants, un homme aveugle, faisaient partie de mon histoire en cours. Je les voyais comme des parents ou des associés. J'étais aussi persuadé qu'ils s'étaient concertés pour me tracer le chemin et composer par leur chant et leur attitude le seul et même visage dans un corps frêle et incertain, ballotté par les flots d'une histoire tissée par toutes ces ruelles. J'observais ces trois hommes postés dans cette médina comme des ombres se déplaçant en suivant le soleil. J'ai su plus tard dans le rêve qu'ils avaient été envoyés là par quelqu'un dont le souvenir me poursuivait comme une douleur. J'avais mal et ne pouvais dire où. En me concentrant sur cette douleur, accroupi à l'entrée d'une mosquée, je vis, comme une apparition, le visage d'une jeune femme, tuméfié, froissé par une crispation intérieure, je vis le visage, puis le corps menu ramassé dans un grand panier à provisions, les jambes devaient être repliées ou enracinées

dans la terre. J'étais le seul à voir cette image brutale dans cette ruelle obscure, probablement de l'autre côté de la mosquée. Tout s'obscurcit soudain. La médina devint une ville de ténèbres et je n'entendais que la litanie funèbre des trois hommes. Leurs voix aiguës et nasillardes dessinaient les traits de ce visage. C'était plus qu'une vision, c'était une présence dont je sentais le souffle et la chaleur. Elle disparaissait avec le silence intermittent.»

[...] Où suis-je en ce moment ? Je sens l'odeur forte de menthe fraîche, j'entends les voix des marchands de fruits, je sens les odeurs de cuisine, nous devons être tout près d'un petit restaurant populaire. Parfums forts, mélangés à du pétrole brûlé, le tout est enivrant pour un vieil homme qui a marché longtemps.

Ben Jelloun, *L'enfant de sable*, Seuil, 1985

Chapitre 19 La porte des sables

[...] L'aveugle se réveille. Sa tête bouge. Les yeux ouverts ne se posent sur rien. Le regard est suspendu comme au premier jour de la cécité. Il se lève. Une chaise vide tombe. Elle fait un bruit désagréable. Un garçon se précipite et lui prend le bras. Ils sortent ensemble sur la grande place peu animée à cette heure-ci. Le vieil homme chuchote quelques mots à l'oreille du garçon, lequel s'arrête un instant, puis le dirige vers un cercle d'hommes et de femmes assis dans un café par terre sur des nattes. Ils sont autour d'une dame toute vêtue de blanc et qui parle lentement. On fait une place à l'aveugle qui s'assied, croisant les jambes. Toute son attention est concentrée sur la voix de la dame. Il passe ainsi d'une histoire dont il croyait avoir les clés à un conte dont il ne connaît ni le début ni le sens. Il est heureux de se trouver embarqué au milieu d'une phrase comme si son voyage dans la médina se poursuivait selon son désir avec la passion de perdre son chemin et de sombrer dans le labyrinthe qu'il avait dessiné dans sa bibliothèque de Buenos Aires. [...]

Ben Jelloun, *L'enfant de sable*, Seuil, 1985